

## VIII

### LES ORIGINES DE LA CIVILISATION MODERNE

---

Suivre pendant huit siècles l'histoire de la société européenne, montrer les obstacles qui l'empêchèrent longtemps d'atteindre le but que Dieu lui a marqué, les forces qui ont supprimé ces obstacles, et s'arrêter au moment où, celles-ci ayant enfin triomphé, la voie s'est ouverte devant les peuples devenus chrétiens : tel est le sujet du livre publié en 1886 par M. Kurth sur les *Origines de la civilisation moderne*, et réédité, en 1888, avec quelques additions (1).

On trouvera, dans la littérature historique de notre temps, peu d'ouvrages auxquels il puisse être comparé. Cette littérature s'enrichit chaque année de savantes monographies ; mais l'analyse est à peu près la seule méthode employée de nos jours par les historiens : les idées générales sont devenues suspectes ; la synthèse a cessé d'être à la mode, peut-être parce qu'il ne se rencontre plus personne pour manier cet instrument des maîtres. Que si l'on veut à toute force

(1) Deux volumes in-12; Paris, Louvain et Fribourg.

citer des livres analogues à l'ouvrage du savant professeur de Liège, il faut remonter haut dans ce siècle, et s'arrêter soit à l'époque de la rénovation des études historiques, au temps des Guizot et des Thierry, soit à cette féconde période de renaissance catholique où Montalembert écrivait l'introduction de *Sainte Élisabeth*, et Ozanam ses éloquents études sur le V<sup>e</sup> siècle, sur les Germains et sur les Francs.

Ces rapprochements, que ratifieront, croyons-nous, tous les lecteurs de l'ouvrage de M. Kurth, suffisent à en montrer l'importance et à en déterminer le caractère. Un tel livre ne veut pas seulement être loué : il mérite que l'on essaie d'en résumer les idées principales et d'en dégager les conclusions.

#### I

Le premier volume pourrait avoir un sous-titre, et s'appeler *la fin de l'ancien monde*. Tel est en effet le sujet des sept chapitres qui le composent, si l'on ajoute que, en deux d'entre eux, est étudiée la force qui sera montrée, au tome suivant, présidant à la formation du monde nouveau.

M. Kurth décrit d'abord *l'Empire romain*, en qui il reconnaît « le type le plus complet de la société païenne. » En quelques pages étincelantes, il peint Rome devenue non seulement la capitale universelle, mais encore la divinité du genre humain. Cette divinité, au premier siècle de notre ère, est incarnée dans l'empereur, qui absorbe et concentre tous les pouvoirs, ne laissant à ceux-ci que de solennelles et vides appa-

rences. Mais, par cela même que tous les droits ont été supprimés au profit d'un seul homme, cet homme est devenu très fragile. Point de mire de toutes les ambitions, un coup de force le précipite du trône, où souvent un coup de force l'avait fait monter. L'empereur n'est l'être le plus puissant du monde, qu'à la condition d'en rester le plus vulnérable. Sur quarante-six souverains qui se succédèrent d'Auguste à Dioclétien, neuf seulement sont morts dans leur lit. Après la ruine successive de toutes les institutions qui pendant les siècles antérieurs avaient assuré la stabilité de l'État romain, telle est donc sa constitution définitive à l'époque impériale : l'omnipotence d'un seul, tempérée par les jeux de la force et du hasard, ou plutôt par l'omnipotence des armées et l'anarchie militaire.

L'anarchie morale en fut la conséquence inévitable. La religion du Romain se confondait avec le culte de la patrie : dès que ce culte eut cessé de lui demander des vertus actives, dès que les institutions libres eurent disparu dans le gouffre impérial, le Romain demeura abandonné à lui-même, ou plutôt asservi à quiconque nourrirait son oisiveté et amuserait son ennui. Le tenir dans cette servitude par l'effet d'un socialisme savant fut, durant plusieurs siècles, le principal effort des empereurs. M. Kurth refait à grands traits le tableau tant de fois esquissé de cette orgie romaine, où les plus mauvais instincts de notre nature, la cruauté et la volupté, sont flattés à la fois, pendant que la famille se dissout, que le travail libre disparaît, que la lèpre de l'esclavage s'étend, que la superstition achève de dégrader les âmes, que la popu-

lation diminuée, que le monde s'appauvrit. Il montre l'impuissance des bons empereurs du second siècle, comme de la petite élite des stoïciens, pour retenir la civilisation romaine sur la pente où elle se précipite.

Tout est-il juste dans ces pages sévères? Je le crois : mais peut-être ne sont-elles pas complètes. J'aurais aimé que M. Kurth eût dit un mot de la vie municipale qui, en tant de provinces, occupa les esprits, fit naître d'honorables ambitions, suscita des vertus, et offrit un contrepoids utile à la centralisation romaine; qu'il parlât davantage de la vie provinciale elle-même, restée vivante dans une partie de l'Occident au point qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle, quand l'anarchie devint dominante à Rome, l'esprit national se ranima dans la Gaule, l'Espagne et la Bretagne, et unit ces trois grandes contrées en une confédération puissante contre les Barbares. En un mot, j'aurais voulu qu'aux ombres l'auteur mêlât plus de lumières : l'empire païen n'a pas duré trois siècles sans que quelques vertus naturelles aient été jointes à sa corruption et en aient au moins retardé le progrès mortel.

Le chapitre consacré au *monde germanique* est un des meilleurs du livre. Au sortir de l'atmosphère étouffante de Rome impériale, l'auteur semble respirer avec délices l'air pur des forêts de la Germanie; sous leur âpre ciel, sans cesse fouetté par les vents du nord, il se réjouit de ne rencontrer ni gladiateur ni courtisane. Quand la Germanie entre en contact avec le monde romain et paraît aux regards de l'histoire, « elle sortait à peine de l'état patriarcal pour évoluer vers la forme politique ». La constitution des innom-

lables sociétés qui flottaient, pour ainsi dire, entre le Rhin et le Danube, entre la mer du Nord et le Pont-Euxin, peut, en négligeant les traits particuliers, se ramener à quelques éléments principaux. L'unité sociale reste la famille, dont tous les membres sont reliés entre eux par le souvenir de l'origine commune et le sentiment d'une responsabilité collective : malgré la polygamie, privilège des chefs, elle se maintient forte, grâce à la pureté relative des mœurs. Mais déjà se montre l'unité économique, la marche (1), « groupe qui a pour but l'exploitation collective d'une partie déterminée du sol et se compose ordinairement d'un certain nombre de familles formant, par leur cohabitation même, comme une grande famille territoriale, dans laquelle le voisinage tenait lieu de parenté ». Plusieurs marches forment l'unité politique, le canton, dont les chefs avaient reçu des Romains le nom de princes, *principes*, pour les distinguer des rois, ou chefs des nations constituées par la fédération volontaire de plusieurs cantons. Dans chacun de ces éléments superposés, qui font l'édifice de la société germanique, le pouvoir central est faible, et c'est par des assemblées périodiques que se manifeste la volonté souveraine. « L'assemblée de la marche décidait quelle partie du territoire commun on mettrait en exploitation, quels principes on suivrait pour la répartition des lots destinés à l'agriculture, quels châtimens méritaient ceux qui avaient endommagé ou diminué d'une

(1) Si je ne me trompe, Fustel de Coulanges était loin de reconnaître à la « marche » l'importance que lui attribue M. Kurth. Je me borne à résumer ici l'opinion de ce dernier.

manière coupable le patrimoine collectif. L'assemblée cantonale avait une compétence plus large et plus haute; c'étaient les débats entre les personnes, les conflits entre les familles qu'elle avait pour mission d'apaiser : elle revêtait principalement le caractère d'une institution de paix publique. Quant à l'assemblée nationale, elle statuait sur tous les grands intérêts communs : elle décidait de la guerre ou de la paix, concluait les alliances avec d'autres peuples, modifiait, complétait ou interprétait la coutume. » De cette dernière assemblée sortirent ces législations barbares, qui s'efforcent de concilier l'indépendance de l'individu et de la famille avec la paix publique et la souveraineté sociale, fixent le tarif de la composition pour chaque délit, déterminent pour l'accusé, selon son rang, les règles du combat singulier ou de l'ordalie, s'essayaient enfin, à travers mille difficultés, au rôle protecteur de l'État.

Bien nomade, bien rudimentaire était-il, cet État; la description d'un de ses éléments les plus stables, en apparence les mieux fixés au sol, en fera comprendre l'inquiétante mobilité.

« Le domaine occupé par cette société rurale était une conquête réalisée par le fer et le feu sur la forêt universelle : dans un désordre pittoresque, au centre d'une vaste clairière, les rustiques demeures des Barbares offraient l'aspect d'une espèce de campement à long terme. Nos villages d'aujourd'hui, avec leurs agglomérations compactes, serrées autour d'un clocher, sont bien loin de donner une idée de ces installations primitives, mais on en retrouve une image affaiblie

dans certaines localités de la Westphalie, terre germanique par excellence, où les vieilles mœurs se sont conservées en partie avec leur poésie sauvage et leur pénétrant parfum d'antiquité. Telle était la forme que prirent à leur origine et que gardèrent bien longtemps les premiers villages; elle avait un charme exquis pour des hommes encore à moitié nomades, et il fallut bien du temps pour qu'on se décidât enfin à y renoncer. Encore en plein moyen âge le droit germanique rangeait la maison parmi les biens mobiliers, comme s'il eût voulu consacrer le souvenir du temps où elle n'était qu'un chariot qui circulait à la suite des armées sur tous les champs de bataille de l'Occident (1). »

Cette société à la fois organisée et instable, toujours poussée en avant par le désir de voir les pays du soleil, fut dès le premier siècle de l'empire l'adversaire naturel du monde romain. Sous Auguste, Rome renonce déjà à s'établir en Germanie; puis elle se protège par des lignes de défense contre cette envahissante contrée. Pendant le second siècle, elle ne cesse de réparer ces digues, qui crèvent toujours sous la pression des Barbares: au troisième, le flot envahisseur déborde sur tous les points les limites de l'empire, et pénètre même jusqu'au cœur de l'Italie. On peut déjà prévoir qu'entre une civilisation vieillie et corrompue, comme celle que nous a montrée l'historien dans un premier tableau, et les races jeunes et vigoureuses dont il vient de retracer l'image, la victoire ne restera pas toujours balancée, et que la barbarie germa-

(1) *Les Origines de la civilisation moderne*, t. I, p. 69-70.

nique finira par avoir raison de la culture romaine.

Ce dénouement inévitable amènerait la ruine de la civilisation, s'il n'y avait au monde que des Romains et des Barbares. Heureusement l'Église existe: M. Kurth consacre le troisième chapitre de son livre à décrire les commencements de cette société divine où « il suffisait d'apporter son âme pour être accueilli ». Il montra la « paix romaine » favorisant la diffusion de la parole sainte; les innombrables colonies juives servant d'étapes aux premiers missionnaires; la joie des nouveaux convertis. « Dans notre société habituée aux bienfaits de l'Évangile, il n'est plus donné à personne de comprendre la surprise de tant d'âmes hautes et fières, le ravissement de tant de cœurs blessés, lorsqu'à travers l'horreur du paganisme ils virent briller pour la première fois la figure et le sourire de Jésus... Ils entraient, émus et attendris, et, en franchissant le seuil béni de l'Église, il leur semblait passer du froid de la mort dans la douce chaleur de la vie, et des ténèbres de la nuit dans la splendeur du jour éternel (1). » Avec le même charme de vie M. Kurth parle de la hiérarchie ecclésiastique, de la primauté romaine, de l'unité de l'Église et de sa charité universelle, de son culte, des mœurs chrétiennes; il nous fait entrevoir, dès ces premiers temps, les conséquences sociales du mouvement évangélique, restauration de la famille, réhabilitation du travail, relèvement de l'esclave, ennoblissement du pauvre. Il expose ensuite les rapports de l'Église avec le monde païen, en fai-

(1) T. I, p. 113-114.

sant remarquer l'habileté avec laquelle, au troisième siècle, la société ecclésiastique s'appropriâ, pour assurer la liberté de son culte et de ses cimetières, les lois favorables au droit d'association. Enfin, il trace un dramatique tableau des persécutions, et met en présence, avec une émotion communicative, les bourreaux et les martyrs.

J'aurai, sur ce dernier point, quelques réserves à présenter au savant historien. Tout le monde sait qu'à partir de Dèce les persécutions prirent un caractère particulier; les passions populaires se sont refroidies, mais la raison d'État anime désormais les empereurs contre l'Église: celle-ci, à en croire ses adversaires, trouble l'unité de l'empire romain, en menace les institutions; le salut public exige qu'elle disparaisse. M. Kurth semble justifier ces reproches, quand il montre les fidèles se tenant systématiquement à l'écart de leurs concitoyens. Après avoir dit: « Toutes les formes de l'activité humaine, toutes les sources de relations sociales, le chrétien les évitait (1), » il ajoute:

« Tout, dans l'attitude des chrétiens, semblait fait pour heurter l'opinion et pour blesser le sentiment public. On ne pouvait plus se méprendre sur la gravité de ce phénomène, bien digne d'inspirer de sérieuses inquiétudes aux hommes d'État. Il était manifeste que les chrétiens formaient une société dans la société; que cette société acquérait tous les jours plus d'importance, qu'elle était rebelle à toute espèce d'absorption

(1) P. 148.

et d'assimilation. Ces masses compactes et calmes, qui traversaient l'État sans même lui accorder un regard, s'en allaient évidemment dans une direction opposée à celle de la société romaine. On assistait à la silencieuse et irrévocable sécession de la plèbe chrétienne, bien autrement redoutable que celle du mont Sacré (1) ».

C'est là ce que prétendirent les persécuteurs, depuis Dèce jusqu'à Dioclétien; mais l'histoire, étudiée de plus près, me paraît montrer qu'ils furent dupes de leurs préjugés. Combien de fois avons-nous vu les politiques modernes, plus ou moins sincèrement, se tromper de la même manière! La conduite des fidèles protestait contre ces illusions. Comme les moralistes et les philosophes, ils condamnent les voluptés païennes, les spectacles sanglants; mais ils ne se dérobent ni aux devoirs de la famille, ni à l'exercice des métiers, ni à la culture des lettres et des arts, ni à aucun des honnêtes emplois de l'activité humaine. Tant que les empereurs ne leur imposent point d'actes contraires à leur foi, et ne font pas de l'exercice des magistratures ou du service militaire une occasion forcée d'idolâtrie, nous voyons les chrétiens accepter des fonctions publiques, remplir les armées, se presser en foule à la cour des souverains: n'a-t-on pas dit de Valérien que sa maison « ressemblait à une église », tant les serviteurs chrétiens y étaient nombreux? L'Église reconnaît si bien les droits de l'autorité civile, qu'en deux circonstances célèbres elle porta devant

(1) P. 149.

l'empereur un procès intéressant la propriété collective de la communauté chrétienne. Elle ne songeait pas plus à former, comme on dit, un État dans l'État, que tant d'autres associations religieuses, philanthropiques ou industrielles autorisées par les lois romaines. Ni les chrétiens considérés comme individus, ni l'Église prise en corps, n'eurent jamais l'idée de « se retirer sur le mont Sacré ». Comme le montre Tertulien lui-même, « ils ne s'abstenaient que des temples ». « C'est-à-dire, conclut Bossuet, que tout le reste leur était commun avec leurs concitoyens et les autres sujets de l'empire (1). » Leur patience pendant les persécutions donnait d'ailleurs le meilleur gage de leur fidélité politique. L'incompatibilité que plusieurs souverains crurent découvrir entre le christianisme et la société romaine est donc une de ces fictions dont se repaît l'imagination défiante et crédule des hommes d'État de tous les temps; il y eut incompatibilité sans doute, mais entre le christianisme et le paganisme, et c'est seulement parce qu'ils s'obstinèrent à considérer celui-ci comme un des éléments constitutifs et une des parties essentielles de l'État romain, que les empereurs refusèrent tant qu'ils le purent la liberté aux dissidents.

Il n'est donc pas juste de dire, comme le fait l'historien au commencement du chapitre suivant, qu'au moment où s'ouvrit le quatrième siècle, l'empire, envahi par les Barbares, était « miné par les chrétiens. » Ce chapitre, consacré au récit de *la chute de l'empire*

(1) Bossuet, *Cinquième avertissement sur les lettres de M. Jurieu.*

*romain en Occident*, le montre bien succombant sous le choc des Barbares, mais il n'impute nulle part aux chrétiens d'avoir préparé même indirectement le succès des envahisseurs. Au contraire, M. Kurth peint l'Église se prêtant avec une entière bonne volonté aux desseins de Constantin, et consentant à aider de sa puissance morale l'empire qui cherche à se régénérer. « L'Église fit tout ce qu'elle put pour réaliser cette grande idée. Elle accepta sans arrière-pensée le protectorat des empereurs. Autant elle avait déployé de précautions vis-à-vis de leurs prédécesseurs païens, autant elle leur montra de confiance et d'abandon, maintenant qu'ils étaient devenus ses enfants. Bien des fois depuis cette époque, elle a soutenu de rudes assauts pour défendre, contre des princes chrétiens, des droits qu'en cette première heure de la réconciliation elle laissa exercer par les empereurs, tant elle s'était ralliée avec sincérité au régime inauguré par Constantin (1). » Mais, ajoute l'éloquent écrivain, l'empire ne sut point tirer parti de ce dévouement admirable et de cette force surhumaine. Même après avoir mis la croix sur ses étendards, il resta l'empire païen, concentré dans l'adoration du dieu mortel, l'empereur. De là l'ingérence continuelle et oppressive de celui-ci dans les affaires de l'Église, comme s'il voulait exercer encore les attributions du grand pontife; de là ses faveurs pour l'arianisme, en qui le paganisme, demeuré l'essence du pouvoir impérial, reconnaît de secrètes affinités. Plusieurs penseront ici

(1) P. 183.

que M. Kurth généralise trop : dans l'admirable conclusion qui termine son histoire de *L'Église et l'empire romain au quatrième siècle*, M. le duc de Broglie fait plus équitablement la part de chacun : il montre « le souverain politique ennemi de l'Église pendant trois siècles, devenu son allié avec Constantin en voulant rester son égal, prétendant la dominer avec Constance, lui cédant définitivement le pas avec Théodose et se contentant du second rang dans le monde (1). » C'est sous le règne de ce grand homme que saint Ambroise, « caractérisant par une forte expression ces rapports nouveaux des deux pouvoirs qu'il avait plus que personne contribué à faire prévaloir, » put dire : « L'Église n'est pas dans l'empire, c'est l'empereur qui est dans l'Église (2). » L'empire tel que l'accepte le génie de Théodose est donc vraiment un empire chrétien. Malheureusement, le monde n'eut pas le temps d'en faire l'expérience. Théodose, qui fut à certains égards le premier des empereurs chrétiens, fut aussi le dernier des empereurs romains. Ses successeurs ne comptent pas : en Occident, l'empire, que sa masse seule soutient encore quelques années, finit par s'effondrer sous les coups des Barbares : l'Église demeure debout sur ses ruines, pour sauver ce qui doit l'être et commencer l'éducation des peuples nouveaux.

En effet, pendant ce quatrième siècle si mêlé de lumière et d'ombre, l'Église n'avait cessé de s'étendre et de se fortifier : M. Kurth raconte ou plutôt chante ses progrès dans un très beau chapitre qui, par plus

(1) *L'Église et l'empire romain au quatrième siècle*, t. VI, p. 441.

(2) *Ibid.*, p. 441.

d'une page, rappelle encore les conclusions de M. de Broglie. Mais son livre ne finit pas où s'arrête celui de l'illustre académicien. Au contraire, là commence son vrai sujet : les origines de la civilisation moderne, bâtie par l'Église en se servant comme matériaux des races nouvelles établies à la place de l'empire romain. Celui-ci, cependant, n'est pas encore mort partout. Il a été coupé en deux ; anéanti en Occident, il subsiste toujours en Orient, et se maintiendra pendant dix siècles encore, jusqu'au jour où il se perdra définitivement dans la barbarie musulmane. M. Kurth ne peut commencer l'histoire des temps nouveaux avant de jeter un regard sur ce reste du passé, qui, à défaut d'autre mérite, eut au moins celui de la durée.

M. Kurth ne semble guère, en effet, lui reconnaître que celui-là. « L'histoire de l'empire byzantin peut se résumer en deux mots : c'est la troisième et dernière phase de la décadence romaine. Byzance, c'est Rome païenne réfugiée dans l'Orient, où elle continue, d'une manière souvent inconsciente, la lutte acharnée du césarisme antique contre l'esprit nouveau... L'édifice politique du paganisme resta donc debout à l'ombre de ses retranchements, mutilé mais imposant encore, et les nations occidentales, qui grandissaient à l'air libre sous la tutelle de l'Église, purent contempler de loin, pendant un millier d'années, le spectacle de cette société décrépite et lascive, enfermée avec le luxe flétri de l'antiquité dans une ville qui était à la fois son boulevard et sa prison, et où elle ne pouvait ni vivre ni mourir (1). »

(1) *Les origines de la civilisation moderne*, t. I, p. 270-271.

Tout le chapitre intitulé *Byzance* est écrit de ce style. Rarement les cérémonies puériles, l'étiquette ridicule, les occupations mesquines du Bas-Empire furent mises dans un relief plus saisissant. On voit apparaître, dans ses robes d'or, ses pierreries et ses perles, l'idole impériale, avec son cortège sans fin de courtisans et d'officiers aux titres bizarres, aux services minutieusement réglés; on assiste aux tragédies domestiques, aux boucheries sanglantes, aux lâches cruautés dont furent si souvent témoins les voûtes d'or de la Chalcé ou des Blachernes; on contemple les spectacles impudiques dont se repaissait la plèbe byzantine, ou les jeux puérils de l'hippodrome, qui lui tenaient lieu de vie publique; on voit se déployer les pompes d'une religion où la superstition étouffe souvent la piété, et qui semble toujours près de retourner à l'idolâtrie. Tout cela est vrai, à condition de ne pas oublier que dans le Bas-Empire rempli de personnages grotesques ou répugnants, il y eut aussi des militaires courageux, de sages législateurs, des artistes et des saints, et que plus d'une noble et gracieuse figure traversa les salles féeriques de ses palais pour aller s'agenouiller pieusement sous les voûtes étincelantes de ses basiliques.

Sur deux points au moins, Byzance devrait trouver grâce. Dans cette ville, dont Constantin avait fait un admirable musée en y transportant les chefs-d'œuvre du génie hellénique, la tradition artistique de l'antiquité se maintient par ces modèles. M. Kurth reconnaît que « la coupole byzantine tient sa place dans l'histoire de l'architecture, et la gravité mélancolique

des Vierges byzantines a mérité de fixer l'attention des artistes. » Mais il ajoute cette phrase inexacte : « Arrêtés de bonne heure dans leur développement régulier par l'extinction graduelle de la pensée religieuse, les arts s'atrophierent et revêtirent les formes hiératiques dont la raideur et l'immobilité sont les signes irrécusables de la mort (1). » A Byzance, les arts ne furent pas « arrêtés de bonne heure dans leur développement. » Alors que la tradition antique était presque effacée en Occident, elle brillait encore d'un vif éclat sur les rives du Bosphore. Le sixième siècle marque l'apogée de la première période de l'art byzantin. Le style de l'antiquité n'a point péri : il se montre non seulement dans les grands édifices religieux, mais encore dans leur décoration de mosaïques, et aussi dans la sculpture sur ivoire et d'admirables miniatures de manuscrits. Après le sixième siècle, l'art s'alourdit peu à peu, et commence à s'enfermer dans des compositions d'une pesante symétrie. Puis vient l'hérésie des iconoclastes, au huitième siècle : le mouvement artistique s'arrête tout à fait : l'art eut alors ses martyrs, qui furent en même temps ceux de l'orthodoxie religieuse. Mais après la chute des iconoclastes, vers le milieu du neuvième siècle, une véritable renaissance se produit sous les empereurs de la dynastie macédonienne : les artistes reviennent à l'étude directe des chefs-d'œuvre helléniques, conservés dans Constantinople : le neuvième et le dixième siècles ont produit en divers genres des œuvres ex-

(1) P. 296.



quises, où la tradition antique paraît dans sa pureté et sa grâce. Même dans les siècles qui suivirent, elle ne disparut jamais tout à fait : le flambeau n'était pas éteint quand, au quinzième siècle, la conquête musulmane le renversa.

Constantinople a donc conservé et transmis à l'Europe, au moins dans une certaine mesure, les lettres et les arts de l'antiquité; mais elle a contribué d'une manière plus efficace encore à préserver l'Occident de la barbarie asiatique. M. Kurth a prononcé une parole cruelle : « Le jour, dit-il, où cette momie de l'antiquité oubliée sur les rives du Bosphore tomba sous le cimetière des Turcs, elle ne léguait rien au monde que la leçon salutaire qui se dégagait du spectacle de sa décadence, et la civilisation humaine n'eut pas à regretter de voir les Sultans régner sur la Corne d'Or à la place des Césars (1). » Il serait facile de répondre; mais M. Kurth l'a fait lui-même un peu plus loin, dans une page trop belle et trop juste pour que nous n'ayons pas plaisir à la citer :

« Que serait devenue l'Europe catholique si, en 693, en 717, et nombre de fois par la suite, les hordes des successeurs de Mahomet n'étaient venues se briser au pied des imprenables murailles de Byzance? Il suffit de poser cette question pour faire apprécier l'immensité du service que la ville impériale rendit au monde en arrêtant devant ses murs l'élan victorieux de l'islamisme. Obligé de refluer sur lui-même, il dut ouvrir une autre issue à la bouillante ardeur de ses

(1) P. 322.

multitudes ivres de sang et de gloire. Il se jeta sur l'Afrique, dans les vastes profondeurs de l'Asie, il se jeta sur l'Afrique, dont il parcourut tout le littoral septentrional au gré de ses chevaux, et c'est ainsi qu'il reparut un jour, après un vaste circuit, à l'autre extrémité de cette société chrétienne qu'il n'avait pu entamer à l'Orient. L'impétuosité de son essor était déjà amortie par l'immensité de l'espace parcouru. Néanmoins le choc fut terrible. Un grand royaume chrétien tomba en poussière, et celui des Francs, suprême espoir de l'Église, parut un instant sur le point de périr. On peut juger du sort réservé à la civilisation si, alors qu'il avait encore sa vigueur primitive et qu'il disposait des ressources de tout l'Orient, l'islamisme avait pu par-dessus Constantinople pousser droit, à travers les plaines désertes de la Hongrie et de l'Allemagne, jusqu'à ces faibles royaumes mérovingiens où il aurait écrasé dans le berceau l'avenir de la race franque et celui de l'Europe. Ce n'est donc pas sans profit pour la société occidentale que la reine de l'Orient resta si longtemps debout sur le promontoire européen du Bosphore, et l'historien doit bénir ici la longanimité de la Providence qui faisait veiller les derniers des Césars comme des sentinelles fidèles au seuil de l'édifice dans lequel grandissait la civilisation catholique (1). »

Tout n'est par encore dit, cependant, sur l'influence lointaine exercée par l'empire d'Orient. Quelques-uns de ses souverains avaient été, au quatrième siècle, les plus zélés fauteurs de l'arianisme. M. Kurth

(1) P. 324-325.